

témoignages « Qu'on soit Belge, Belgo-Marocain ou autre, on est tous dans le même bateau : la Belgique ! »

U.S.

Mon père est parti du Maroc pour « courir après le pain » comme il dit », raconte Ayoub Matchikh, 22 ans. « Pour avoir une vie meilleure », ajoute Mustapha Zaydouni, 66 ans. « Et pour en offrir une meilleure à leurs enfants », complète Younès El Montasser, 33 ans. Ces phrases résument probablement assez bien pourquoi tant de Marocains ont quitté leur pays après l'accord d'échange de main-d'œuvre entre les royaumes belge et marocain en 1964. Et pourquoi la plupart sont restés en Belgique avec leur famille. C'est en tout cas ce qu'il ressort de notre rencontre avec trois Belgo-Marocains qui se confient sur leur histoire, leur identité, leurs attentes, mais aussi leurs frustrations.

Outre leur origine rifaine, Ayoub, Mustapha et Younès ont beaucoup en commun, et ce malgré leur différence d'âge. A commencer par leur attachement tant au Maroc qu'à la Belgique. Celui qui pourrait être le père des deux autres se dit très attaché à sa double nationalité : « Marocain, car c'est le pays où je suis né, où j'ai passé mon enfance, où j'ai rencontré ma belle épouse. C'est là où se trouvent mes racines. Belge, car c'est le pays qui m'a accueilli, où j'ai travaillé toute ma vie, où mes cinq enfants sont nés, ont grandi, ont étudié, se sont mariés et ont eu des enfants. » Younès, qui collabore à la mise en œuvre d'un programme d'échange interculturel entre la jeunesse belge et marocaine, a un rapport différent à cette double nationalité. « Je me sens profondément belge car je suis né en Belgique, j'y ai grandi et étudié, et j'y travaille. Mon identité marocaine se traduit plutôt par des symboles dans ma vie familiale. Ça peut être alimentaire, vestimentaire, au travers de la langue ou des vacances "au pays". C'est probablement la même chose que n'importe quel Belge qui a des origines étrangères. Et ça, c'est une richesse. »

Ayoub, lui, accorde peu d'importance à la question de la nationalité. Pour lui, il s'agit plus de quelque chose d'administratif. « A l'heure actuelle, je suis hispano-marocain, car je suis né en Espagne. Mais, à part la langue, je n'ai plus rien qui me rattache à ce pays. » Et d'en déduire que son rapport à la « nation » dépend des personnes qui lui sont chères qui y vivent. « Je me sens donc Marocain car j'ai de la famille là-bas, que je veux l'aider, tout comme je veux me rendre utile pour le pays. Mais je me sens davantage Belge car c'est là où je suis depuis que j'ai

six ans, que j'étudie ici, que je suis engagé ici et que je veux travailler ici. On pourrait poser la question à quelqu'un qui n'a pas de papiers – et il y a beaucoup de gens qui ne sont malheureusement pas en règle –, il dirait sûrement la même chose. »

« L'Arabe de service »

En règle, Mustapha l'a toujours été, il insiste. « Je n'ai jamais eu de problème avec la police ni avec personne. Bien sûr, j'ai parfois senti des regards discriminants ou reçu des insultes gratuites, mais c'est tout. Vous savez, il y a des imbéciles partout. » S'ils disent qu'ils ont peu été victimes de racisme « direct », surtout à Bruxelles, Ayoub et Younès ont tout de même conscience de la discrimination dont ils font l'objet. « Depuis que je vis en Wallonie, je sens que je suis un peu considéré comme "l'Arabe de service" », témoigne le plus jeune. L'étudiant en sciences humaines pointe des discriminations plus insidieuses et quasi systém(at)iques : « Ça a toujours été difficile pour mes parents de trouver un logement, et c'est pareil pour beaucoup de personnes d'origine maghrébine. Un autre exemple de ce racisme "institutionnel", c'est le fait que l'on nous renvoie presque toujours vers des filières techniques ou professionnelles. Bien sûr il y a des progrès, mais ça reste un

problème. Et puis que dire des violences policières... » Pour Younès, ce racisme latent se manifeste aussi et surtout lors de moments de tension dans la société : « Prenez les dernières fusillades à Bruxelles ou les attentats. On en est doublement victime. On est touché par les faits, de près ou de loin, comme tout le monde. Puis on doit subir la suspicion quasi constante sous prétexte qu'on habite certains endroits ou qu'on partage une origine, une couleur de peau, une religion... avec les auteurs de ces attaques. On doit condamner ces actes deux fois plus que les autres, ou pire, se justifier. Ce n'est pas normal. » Et Ayoub de rappeler : « Qu'on soit Belge, Belgo-Marocain ou autre, on est tous dans le même bateau : la Belgique ! »

« Je me sens davantage Belge car c'est là où je suis depuis que j'ai six ans, que j'étudie ici, que je suis engagé ici et que je veux travailler ici »



Je me sens davantage Belge car c'est là où je suis depuis que j'ai six ans, que j'étudie ici, que je suis engagé ici et que je veux travailler ici

Younès El Montasser
Directeur adjoint de l'école
secondaire plurielle Karreveld



Nos parents ont tellement trimé qu'on a le devoir de réussir

Ayoub Matchikh
Etudiant en sciences humaines



« Je me sens donc Marocain car j'ai de la famille là-bas, que je veux l'aider, tout comme je veux me rendre utile pour le pays. Mais je me sens davantage Belge car c'est là où je suis depuis que j'ai

« Je me sens davantage Belge car c'est là où je suis depuis que j'ai six ans, que j'étudie ici, que je suis engagé ici et que je veux travailler ici »

à Molenbeek. « Elle a obtenu son CESS, a commencé des études supérieures, mais elle a eu des enfants tôt, dont elle a dû s'occuper. Elle a donc arrêté d'étudier, ce qui a toujours été une frustration pour elle. C'est pourquoi la question de l'éducation a été prépondérante pour mes parents. Et preuve en est, aujourd'hui, j'en ai fait mon métier. » Ayoub, qui veut devenir professeur d'histoire-géo, acquiesce. « Il y a une sorte de dicton qui dit "si tu fais moins bien que ton père, c'est que tu as fait honte à son parcours". C'est dur, mais c'est vrai. Nos parents ont tellement trimé, qu'on a le devoir de réussir. »

Ce n'est pas l'aîné qui dira le contraire, lui qui est fier que tous ses enfants aient obtenu un diplôme du supérieur. Arrivé en Belgique à l'adolescence, Mustapha n'a

pu fréquenter l'école que 2-3 ans avant que le travail ne s'impose à lui. Pensionné depuis peu, il a repris le chemin des classes et suit un cours d'alphabétisation. « J'en avais marre de recevoir des lettres et de devoir attendre la visite de mes enfants pour comprendre ce qu'il y avait dedans. J'ai travaillé toute ma vie, je n'avais pas l'opportunité de suivre des cours, mais aujourd'hui, j'ai du temps. Et pour moi, quand on vit dans un pays, on doit y parler la langue, mais aussi être capable de la lire et l'écrire. *Inch'Allah* un jour je maîtriserai complètement le français. »

L'importance de la commémoration
Pour Younès, le cas de Mustapha illustre tout à fait ce qui a cruellement manqué à l'époque de l'accord de 1964. « Il faut rappeler qu'au départ, pour la Belgique, la venue d'autant de Marocains a pour but de bénéficier de main-d'œuvre car les Belges ne veulent plus faire certains



Bien sûr, j'ai parfois senti des regards discriminants ou reçu des insultes gratuites, mais c'est tout. Vous savez, il y a des imbéciles partout

Mustapha Zaydouni
Ancien travailleur dans l'Horeca



métiers. A aucun moment, la question de savoir ce que ça allait donner par la suite ne s'est posée. A aucun moment, on s'est dit "mais comment on va veiller à ce que les enfants qui vont découler de ces familles de travailleurs soient scolarisés et puissent s'insérer professionnellement et s'émanciper..." » Pour le directeur d'école adjoint, ces décisions purement économiques ont encore beaucoup de conséquences aujourd'hui. « Par exemple la surreprésentation d'adolescents issus de l'immigration dans la filière qualifiante ou de jeunes concernés par le redoublement ou par le chômage. Ce n'est pas anodin. » Et le jeune Ayoub de conclure unanimement : « C'est pour ça que c'est important de commémorer cet anniversaire, car, il y a d'autres vagues migratoires qui arrivent et il faut pouvoir regarder en arrière et oser se dire ce qu'on a peut-être mal fait afin de ne surtout pas répéter les mêmes erreurs. »

voyages lecteurs

Histoire et vie de châteaux en Lettonie

Circuit culturel accompagné par Claude Lejeune

Départ du 19 mai au 25 mai 2024
Petit groupe de 10 à 12 lecteurs maximum

Et si nous partions une semaine en circuit itinérant à la découverte des plus beaux châteaux et manoirs des Pays Baltes. Notre histoire commence à la fin du XII^e siècle avec les Chevaliers Teutoniques en Terre Sainte et se poursuit de nos jours, au quotidien, dans la Baltique. Cela semble être un carnet de route fort audacieux mais ce sera bel et bien l'amplitude de notre découverte et de ce séjour guidé par notre spécialiste de ces pays du Nord.

Le prix comprend

- Les vols
- Le logement aux châteaux, manoirs et hôtels mentionnés
- La pension complète en formule gastronomique
- Le guide-conférencier tout le voyage
- Le transport en minibus climatisé
- Les visites et droits d'entrées aux sites visités
- La croisière sur le canal de Riga en péniche historique Art Nouveau
- Les dégustations et apéros prévus
- La demi-journée privatisée au Spa de Marcienas Muiza : piscine, jacuzzi, sauna + massage individuel (60 min)

Privilèges abonnés

Réduction de 75 €/pp pour toute réservation avant le 15/03/2024 + Business Lounge offert à Brussels Airport Zaventem.



PROGRAMME COMPLET ET RÉSERVATION
SUR WWW.LESOIR.BE/VOYAGES

LE SOIR
voyage

Ce voyage est proposé par Vacancesweb.be. Sauf erreurs d'impression ou d'omission.

20018421